

## Lettre de João Barreira à Émile Zola, du 28 juillet 1889 (?)

### Correspondance

**Auteur(s) : Barreira, João**

### Transcription

Texte de la lettreChaves (Portugal), le 28 juillet

Monsieur et mon cher maitre

Il y a quatre années que je vous ai écrit, et pour mes souffrances morales, je pourrais dire quatre siècles. Il y avait une aurore dans mon âme à ce temps-là, et votre lettre a été pour moi comme la chaude poignée d'un ami. Vous m'avez dit d'avoir courage dans le combat pour la vérité et cette phrase est toujours restée dans mon cerveau comme une lampe alumée et sainte. C'étaient votre rude combat. Votre entetée besogne de demolisseur, votre collossale carriere de paladin que alummaient en moi cette jeune fièvre de lutte la seul joie intime pour ma jeunesse morte. J'avais alors 18 ans et de chaque page de vos livres, j'entendait sortir, vivant et sonore comme une alerte, le chant matinal du travail et de la confiance qui est comme la certitude de la victoire. Aujourd'hui je me voit engouffrer dans une tristesse morne et désesperante qui est autour de moi comme un grand ocean de ennui. Mon cerveau est creux, mon ambition est morte, et dans ce commencement de ma viellesse precoce, c'était à Zola que je devais écrire, c'était à ce puissant ecrivain qui a rempli mes rêves de litterateur que je devais faire cette confission intime de mes douleurs. Monsieur, j'ai aujoud'hui vingt deux ans et il me semble que j'ai vécu des siècles ; mon cerveau n'a plus de confiance et je comprend que quelque chose est morte, là, morte et vivante comme une obsession d'impuissance. Ce sacré rêve litteraire est encore le seul qui puisse me agiter, et tout autour de moi est une ruche grouillante et vivante, mais d'une activité suspendue.

Il y a un type dans votre étrange galerie de douleurs, dans la peau duquel je me sent vivre, dont l'âme tourmentée est pour moi d'une consolation morbide de frère malade. Ce type est Claude. Je le voit toujours dans mon existence comme le Hamlet de l'impuissance ; l'œuvre c'est ma Bible intime de souffrances comprises, et l'esprit tout plie comme une cierge de nuit, il semble qu'il ait dans l'air une conspiration de silence. Si j'étais peintre, j'irais à Paris : la Nature est égale partout, mais pour un romancier, pour un critique il faut voir le milieu dans ses particularités, dans la vérité changeante, et les types se dérobent, l'homme-de-lettres est voué à l'isolement dans une rage de mysantropie. Il y a quelques jours, j'ai reçu de M. Edmond de Goncourt un portrait du frère mort : ça a été pour moi comme une renaissance de fièvre, et j'embrassais cette belle et sereine eau-forte comme une relique amoureuse.

Je finis, Monsieur, et je vous demande pardon de troubler la tranquillité puissante de votre besogne, avec ces echos lointains et plaintifs d'une douleur étrangère.

Agreer, Monsieur et mon cher maitre l'assurance de ma haute considération.  
João Barreira  
à Chaves, Rua Direita, 19

[note manuscrite anonyme en marge: «Résigne-toi. C'est Dieu qui t'aime et te chérit. Non, je ne pourrai»].

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

## Les mots clés

[Édmond de Goncourt](#), [La Confession de Claude](#), [Portugal](#)

## Relations

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

## Citer cette page

Barreira, João, Lettre de João Barreira à Émile Zola, du 28 juillet 1889 (?) ;  
Correspondance, 1889(?)-07-28

Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits  
modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/6447>

## Présentation

Date d'envoi [1889\(?\)-07-28](#)

Adresse Portugal (Chaves), Rua Direita, 19

## Description & Analyse

Description Le destinataire fait référence à la réponse de Zola à une lettre écrite il y a quatre ans, laquelle lui a donné beaucoup de réconfort. Se sentant dans un état de détresse, comme s'il vivait dans la peau de Claude, le signataire s'adresse à nouveau au maître, lui décrivant un état d'âme qui équivaut à une mort spirituelle. Notessur une page blanche, il y a une note manuscrite anonyme et incomplète: «Résigne-toi, c'est Dieu qui t'aime et te [illisible]. Non, je ne pourrai»

## Information générales

CotePOR1889(?)\_07\_28

Éléments codicologiques photocopie de lettre originale manuscrite, sans enveloppe, 6p.

SourceCentre d'étude sur Zola et le naturalisme

## Informations éditoriales

Éditeur de la ficheCentre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Mentions légales

- Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Image : Document reproduit avec l'aimable autorisation des ayants droit d'Émile Zola. Toute reproduction du document est interdite sans autorisation des ayants droit. Les demandes peuvent se faire à l'aide du formulaire de contact.

Contributeur(s)Vieira, Célia

Auteur(s) de la transcriptionVieira, Célia

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 15/10/2018 Dernière modification le 21/08/2020

vos phrases lyriques et éloquentes  
sur le travail sont pour moi un  
lueur de vie qui va mourir  
aussitôt dans les agonies du peintre.

Je vous demande pardon, Mon-  
sieur et mon illustre maître, de  
vous importuner de ces choses in-  
times qui devraient rester dans  
leur tombeau en attendant la  
mort physique, mais il y a  
toujours une consolation à faire  
de confessions aux âmes qui puis-  
sent nous comprendre: c'est peut-  
être, celle-là la seule consolation  
pieuse d'une prière dans l'agonie.

Je veux me tromper, quelquefois,  
et dans ce milieu morne, pro-  
vincial, je projette un cri de  
revolte, un chant de lutte litté-  
raire. Mais dans le Sahara de

Chaves (Portugal), le 23 juillet

Monsieur et mon cher maître

Il y a quatre années que je vous ai  
écrit, et pour mes souffrances morales,  
je pourrais dire quatre siècles. Il y  
avait une ancre dans mon âme  
à ce temps-là, et votre lettre a été  
pour moi comme la chaude poi-  
gnée de main d'un ami. Vous me  
~~avez~~ dit d'avoir courage dans le  
combat pour la vérité, et cette  
phrase est toujours restée dans  
mon cerveau comme une lampe  
allumée et sainte. C'étaient votre  
rude combat, votre entêté besogne  
de démolisseur, votre colossale  
carrière de paladin que illuminait  
en moi cette jeune fièvre de lut-  
te la seule joie intime pour moi

jeunesse morte. J'avais alors 13 ans, et de chaque page de vos livres, je entendait sortir, vivant et sonore comme une alerte, le chant matinal du travail et de la confiance, qui est comme la certitude de la victoire. Aujourd'hui je me sent enrouffler dans une tristesse morne et désespérante, qui est autour de moi comme un grand océan de deuil. Mon cerveau est creux, mon ambition est morte, et dans ce commencement de ma vieillesse précocée, c'était à Zola que je devais écrire, c'était à ce puissant écrivain qui a rempli mes rêves de littérature que je devais faire cette confession intime de mes douleurs. Monsieur, j'ai aujourd'hui vingt deux ans et il me semble que j'ai

rien des rêves, mon cerveau n'a plus de confiance et il comprend que quelque chose est morte, là, morte et vivante comme une obsession d'impuissance. Ce sacri-ré littéraire est encore le seul qui puisse me agiter, et tout autour de moi est une ruhe gronde lante et vivante, mais d'une activité suspendue.

Il y a un type dans votre étrange galerie de douleurs, dans la peau duquel je me sent vivre, dont l'âme tourmentée est pour moi d'une consolation morbide de frère malade. Le type est Claude. Je le vois toujours dans mon existence comme le Hamlet de l'impuissance; l'œuvre est ma Bible intime de souffrances conquises, et

Réveille-toi, c'est Dieu qui Te cherche  
Mourir ne mourra

l'esprit tout plié comme un cer-  
ge de nuit, il semble qu'il ait dans  
l'air une conspiration de silence.

Si j'étais peintre, j'irais à Paris:  
la Nature est égale partout, mais  
pour un romancier, pour un cri-  
tique il faut voir le milieu dans  
les particularités, dans la vérité  
changeante, et les types se des-  
sinent, l'homme-de-lettres est voué  
à l'isolement dans une rage de  
misanthropie. Il y a quelques  
jours, j'ai vu de M. Edmond de  
Goncourt un portrait du père  
mort: ça a été pour moi com-  
me une renaissance de fièvre, et  
j'embrassais cette belle et vraie  
eau-forte comme une relique  
amoureuse.

Je finis, Monsieur, et je vous



demande pardon de troubler la tranquillité pressante de votre besogne, avec ces échos lointains et plaintifs d'une douleur étrangère.

Agruez, Monsieur et mon cher maître l'assurance de ma haute considération

João Carneiro

à Chaves, Rua Direita, 19